

**Yves CHARNET, *Chutes*,
Saint-Benoît-du-Sault, Éditions Tarabuste, 2020**

**On a tous quelque chose en nous d'Yves Charnet
ou
L'Orphée désœuvré**

par Régis Lefort

On a tous en nous quelque chose d'Yves Charnet. Un peu de rêves envolés. Un peu de tendresse rude. Un peu d'abandon. Un zeste de plainte. Une goulée d'amour. Un désir d'enfance. La nostalgie est toujours aussi forte parfois dans le chant d'amour. Et quand je dis qu'on a tous en nous quelque chose d'Yves Charnet, je devrais le dire en chanson sur une musique de Michel Berger, par exemple. Ou alors appeler à la rescousse Michel Sardou, Charles Aznavour, Serge Lama, autant de (f)auteurs de troubles mélodiques dont les airs méthodiques nous ont battus la couture à plat. La faille. La déchirure. Le souvenir est tenace où gît le désespoir. Mais la chanson est reine jusqu'à le consoler. Elle accompagne nos vies.

Chaque homme est un instant. Un concentré d'intensité. Chaque existence est une chanson. Un refrain : deux ou trois couplets. Elle est comme ça notre vie. Saccadée. (p. 199)

[...]

Il y a une chanson pour tout. Et tout pour la chanson. (p. 214)

Dans *Chutes*, ce nouvel opus d'Yves Charnet, les chutes peuvent être entendues comme l'ensemble des descentes aux enfers vécues par l'auteur car la part de fiction a peu de fonction dans ce qui ressemble davantage à un journal qu'à une autofiction et épouse la forme du poème. Comme Montaigne qualifie ses *Essais* de « fricassée [qu'il] barbouille » ou de « registre d'essais de sa vie », Yves Charnet désigne ses *Chutes* du nom de « funambulerie » de l'existence que nous pourrions appeler registre de ses « funambuleries ». Et cette façon de prendre des notes chaque jour, selon l'auteur « ce n'est pas vraiment écrire. Ce n'est pas vraiment ne pas écrire. Ce serait plutôt une façon de ruser avec le temps. De retenir quelque chose, malgré tout, de son sporadique écoulement. »

On ne se relève jamais de son enfance. C'est aussi ce que semble vouloir dire ce livre. Mais alors, pour dire cette enfance, qui choisir d'autre que l'homme en lambeaux, en chutes, en copeaux ? Ce faisant, on aurait pu crier à l'impudeur. Tout au contraire, on crie moi aussi je suis un homme en lambeaux, moi aussi j'ai une enfance dans le corps qui déborde dans la respiration quotidienne, moi aussi je me souviens de ma vie d'espérance rongée par la vie en chansons. Alors pour exorciser le mauvais œil, je chante. Mon lyrisme est un lyrisme-mutisme qui aujourd'hui s'ouvre à la parole parce qu'il arrive un temps où on ne peut plus faire autrement que dire.

J'aime et je n'aime pas. Je m'aime et je ne m'aime pas. Je suis tragiquement mortel et cette découverte de l'enfant que je suis est peut-être insupportable à l'enfant de demain. Car lorsqu'on vit en génie de l'enfance, en génie de l'écrire, comme le note Baudelaire dans *Le peintre de la vie moderne*, on est enfant et on n'est que cela. On s'émerveille, on joue, on rit, on serre l'amour dans son poing et on chante sur son cheval à bascule, sur son danger de vivre, sur le canasson du son que l'on fouette pour aller plus vite, toujours plus vite et que la vitesse emporte. C'est encore tout cela, *Chutes*.

Yves Charnet se présente comme un « raté de première classe » au désarroi itératif. Mais n'y a-t-il pas dans ces « maudyves », mots d'Yves, un écrivain qui cherche à rassembler son image perdue ou sa « lettre perdue » ? En effet, et parodiant Nerval, ne s'encourage-t-il pas à « retrouv[er] la lettre perdue ou le signe effacé, [à] recompos[er] la gamme dissonante et [ainsi prendre] force [...] » ? Mais il faut arrêter ici la phrase de Nerval car, pour Yves Charnet, il ne s'agit pas, comme pour Nerval, de reprendre force « dans le monde des esprits », mais bien davantage, « rendu au sol » comme Rimbaud, il s'agit de reprendre force en partant en quête de « la réalité rugueuse à étreindre ». Pour cet « Orphée désœuvré », caressant « le pelage imaginaire » de son « animal de compagnie », la mélancolie, il s'agit d'avoir « désespérément tenté de faire quelque chose avec cette putain de dispersion » : « SE DÉSINTÉGRER / SE RECOMPOSER. Ça reste la formule même du poème. Son théorème magique. »

Pour parvenir à ce rassemblement des forces, il faut une langue. Yves Charnet nous livre la sienne, réinventant la cataphore et l'hyperbate, nous rappelant par la même occasion ce que la littérature doit au mode structurel de décrochage du langage. Il réinvente l'utilisation du point comme respiration essentielle de la narration : le lecteur fait une pause tout en restant en tension, en attention. Uni à la cataphore et à l'hyperbate, c'est-à-dire au souffle d'avant et au souffle d'après la parole, cet emploi du point donne de l'ampleur au texte, comme on dit d'une voix qu'elle a de l'amplitude sur la gamme, et signe peut-être la singularité de la composition. Peut-être également cette singularité vient-elle de ce que l'auteur dit ne pas savoir « écrire sans dériver. Ni vivre sans [se] perdre. » Et c'est peut-être là, au lieu où il se perd qu'agit « la magie » du poème : « C'est [sa] façon de le rendre habitable. »

Les deux thèmes dominants de *Chutes* – mais ne sont-ce pas là plutôt des douleurs guerrières contre lesquelles lutter avec son arme langage ? – sont l'amour et la solitude. Peut-être, s'agit-il comme dans « La tendresse » de Daniel Guichard d'avoir « le cœur au bord des yeux », et, comme dans la chanson « Je voudrais tant que tu sois là » de Serge Lama, de combattre la solitude parce qu'on veut « réveiller [ses] fleurs éteintes ». Nous vivons aujourd'hui « dans des villes de grande solitude » où « la multitude [...] défile au pas cadencé » (Michel Sardou), où chaque solitude génère un mal-être profond. Solitude ou sensation d'esseulement, le fait est qu'il y a quelque chose du tragique de la condition humaine dans ce livre, qui va jusqu'à gangréner le fond même de l'amour.

Le livre d'Yves Charnet parle au plus grand nombre parce que la chanson comme mémoire collective court le texte, parce qu'il appelle la communauté des hommes à retrouver son humanité, parce qu'on a tous en nous une déchirure vive. Et si « le

désespoir reste une affaire d'élégance », si l'auteur se dit « bon qu'à fabriquer des bouquins » ou « tourner en rond dans [sa] cage de mots » et s'il dit avoir « de plus en plus besoin de [sa] solitude », peut-être est-ce pour s'apprivoiser avec les mots ou se faire son « cinémots ». « C'est comme un peu de terre. Les mots entre les mains. C'est toujours à repétrir. »

Parfois, dans le (re)tissage de ces chutes, on entend une voix connue. Ce peut être celle de Baudelaire avec les « valse mélancolique et langoureux vertige » de son poème « Harmonie du soir », celle de Rimbaud avec l'évocation de « l'aube d'été » ou bien celle d'Édith Piaf et sa chanson « Je ne regrette rien ». Une constante toutefois dans toutes ces voix qui se croisent ou croisent dans le texte : la « Mélancolie ». La mélancolie, « c'est de se sentir soudain abandonné. Comme une âme sans son chien. » Yves Charnet est un peu ici comme « *le danseur des solitudes* », pour reprendre le beau titre d'un livre de Georges Didi-Huberman, ou bien il est comme ce torero dans l'arène, près d'affronter la bête, le monstre en lui désorganisant son présent pour le recomposer dans l'immédiateté et la nécessité. Il est sans concession face à ce monstre. Il lui jette un charme et ils tombent tous deux dans ces chutes dont ils relèvent le défi de la pesanteur et dont ils se relèvent dans la renaissance commune.